

ARTAUD

ARTAUD



Réalisation : Gérard Mordillat
Scénario : Gérard Mordillat et Jérôme Prieur
D'après le journal de Jacques Prevel (éditions Flammarion)
Musique : Jean-Claude Petit
Image : François Catonné
Son : Pierre Lorrain

Avec Sami Frey, Marc Barbé, Julie Jézéquel, Valérie Jeannet,
Clotilde de Bayser, Charlotte Valandrey...

UNE COPRODUCTION ARCHIPEL 33 - LAURA PRODUCTIONS - LA SEPT/ARTE - FRANCE 2.
Avec la participation du Centre National de la Cinématographie, du Centre National des
Lettres, de la Maison des Ecrivains, du Ministère de la Culture et de la Francophonie, de la
Sacem, du Conseil Régional de Haute-Normandie, du Conseil Général du Val-de-Marne, de
13 Production et du Conseil Général des Bouches-du-Rhône.

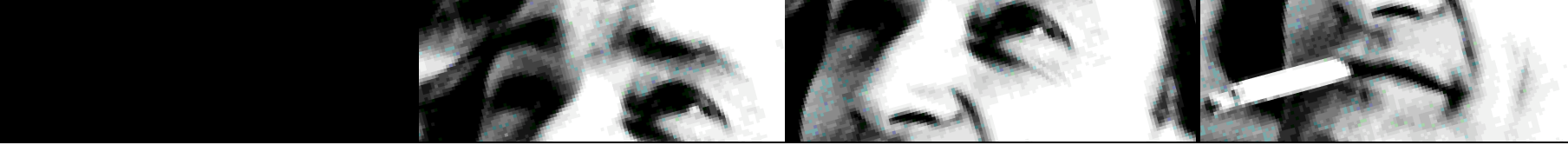
90 minutes - Noir et Blanc - 1994 - Fiction

Mai 1946 : après neuf ans d'internement, Antonin Artaud sort enfin de l'asile de Rodez pour revenir à Paris parmi les siens. Ce jour est l'illumination d'un jeune poète, Jacques Prevel, qui va suivre Artaud dans ses pérégrinations entre la maison de santé d'Ivry et Saint-Germain-des-Prés, tout en poursuivant la même quête de poésie, de drogue et d'absolu. Prevel devient le disciple et le pourvoyeur, le compagnon de cet homme de génie dont il relate la chronique jusqu'à sa mort, deux ans plus tard. Dans ce Paris de l'après-guerre, où il connaît la misère et la souffrance, Prevel partage sa vie entre deux femmes, Rolande et Jany, en même temps qu'il s'attache à tout jamais à Antonin Artaud, celui qui fut son seul ami.

"Il y eut des longues soirées avec Antonin Artaud. Il marchait vite dans la nuit et il était toujours assez tard quand je partais pour l'accompagner jusqu'au métro Jussieu. Il s'arrêtait, poussait des imprécations et frappait le sol de son pied droit avec une force qui me stupéfiait. Cela durait de longues minutes. Il projetait son souffle, en même temps sa main droite saisissant ses narines et rejetées brusquement en arrière. Il marchait vite, la tête haute, dégagée, ou alors penchée dans une méditation intense. Il écrivait longuement debout à la lueur d'un réverbère. Mais le plus souvent nous faisons halte au Relais de l'Odéon, où il achetait des cigarettes, ou dans un café du boulevard Saint-Michel. Il écrivait inlassablement et il avait tout oublié, semblait-il, l'heure et moi-même. J'essayais d'écrire mais le plus souvent je ne pouvais pas. Je songeais à l'étrangeté de mon destin qui faisait que je me trouvais avec le plus grand des poètes maudits et que quelque chose avait lieu, quelque chose se passait dans ma vie - une halte - pour combien de temps ? - près d'un homme de génie qui m'avait donné son amitié. Pourquoi n'ai-je pas noté ses moindres paroles et chacun de ses gestes ? Mais je l'aurais fait si j'avais pressenti ce qui devait être. J'imaginais Artaud vivant de longues années. Je ne pouvais croire à sa fin si proche et pourtant je me demandais s'il vivrait. Mais je chassais vite mes inquiétudes. Les soirées avec lui avaient un goût acre et violent. L'intensité de sa vie me faisait entrer dans un absolu, le sien. J'étais pris dans un tourbillon. Je le suivais comme un somnambule. Et quand je le quittais à Jussieu ou quelque part dans la nuit, je revenais ivre, étrangement obsédé par ses paroles, par les chants qu'il psalmodiait, par son visage unique, par son regard poignant. Je marchais dans Paris sans penser ou plutôt je ne pensais qu'à lui. Ma vie était transformée, illuminée. Il y avait Antonin Artaud. Je vivais."

(Jacques Prevel, Journal, 22 août 1950)





ARTAUD : DE LA FICTION AU DOCUMENTAIRE

Comment vous est venue l'idée de faire un film sur la vie d'Antonin Artaud ?

Gérard Mordillat : D'abord à la lecture du journal de Jacques Prevel *En Compagnie d'Antonin Artaud* que Bernard Noël avait édité pour la première fois en 1971 ⁽¹⁾. Jacques Prevel était un jeune poète qui a suivi Artaud de son retour de l'asile de Rodez jusqu'à sa mort à la maison de santé d'Ivry. Il l'a suivi pas à pas, jour après jour, notant chaque parole, chaque geste. C'est un livre qui donne un extraordinaire sentiment « d'intimité » avec Artaud...

Jérôme Prieur : Quand Gérard m'a parlé de son projet de faire un film, un film de fiction, d'après ce texte, j'ai été stupéfait. Stupéfait parce que je ne savais pas que nous partagions une passion commune pour Artaud (j'avais participé au numéro mythique de la revue *Obliques* sur Artaud 15 ans plus tôt). Stupéfait, parce qu'un tel projet me paraissait de l'ordre de l'impossible. Comment représenter Artaud ?

G.M. : Ce qui m'encourageait paradoxalement, c'était l'impossibilité du projet, une sorte de provocation, puisqu'il s'agissait de montrer deux poètes qui passent leur temps à écrire et à marcher.

J.P. : Quand enfin j'ai accepté de lire de journal de Prevel, j'ai compris qu'il contenait la matière d'un film. Ce n'était pas la vie d'Artaud que nous allions raconter, c'était Artaud vu par Prevel. C'est le point de vue de Prevel qui permettait d'aborder Artaud, qui nous permettait de s'en approcher.

G.M. : J'ai écrit très vite, en trois ou quatre jours une première adaptation du journal car je voulais que le scénario ait une forme extrêmement brute et que la violence des faits se trouve accumulée, comme dans le journal. J'ai passé cela à Jérôme qui en écrit une version, qui me l'a repassée, et ainsi de suite.

J.P. : Nous avons par la suite découvert d'autres textes inédits de Prevel que nous avons d'ailleurs publiés, et le plus émouvant, c'était de nous apercevoir qu'ils confirmaient ce que nous avions deviné ou ce que nous avions imaginé dans le scénario... L'année 1946, quand Artaud sort de l'asile de Rodez est aussi un moment très fort des lendemains de la Libération. C'est une explosion profonde dont on n'a pas idée aujourd'hui, une sorte de révolution intellectuelle, d'allégresse, de libération amoureuse et artistique, absolument extraordinaire, et que Prevel nous permettait de toucher même s'il voyait les choses d'une façon un peu noire, du côté de la misère.

A partir de ce projet de film de fiction, comment en êtes-vous venus à tourner un deuxième film, un film documentaire, "La véritable histoire d'Artaud le Môme".

G.M. : Pour obtenir les droits d'adaptation du journal, nous sommes d'abord allés voir Rolande Prevel, la veuve de Jacques Prevel. Et quand Madame Prevel a sorti de derrière son buffet deux dessins d'Artaud, d'un tiroir ses crayons, d'un autre son jeu de tarots, nous avons compris qu'un autre film venait de commencer, en dehors du projet de long-métrage de fiction.

J.P. : C'est à ce moment-là que nous avons compris à quel point Artaud était encore présent physiquement pour ceux qui l'avaient connu. Nous avons ressenti ce que voulait dire Prevel quand il écrivait : « Personne ne pourra s'imaginer qui il était. Il faut l'avoir connu et tout ce que l'on écrira sur lui sera toujours en dessous de la vérité ». En sortant de chez Madame Prevel, nous nous sommes dits qu'il fallait retrouver ceux qui avaient été les compagnons d'Artaud. Le livre de Prevel serait notre guide dans cette enquête.

G.M. : Au départ, il faut bien dire que nous ne savions pas qui nous pourrions exactement retrouver. Lorsqu'on regarde les dernières photos d'Artaud, on peut avoir le sentiment que c'est un homme d'un autre siècle ; or, Artaud n'a pas cinquante ans quand il sort de Rodez !

J.P. : C'est un fantôme, un homme qui revient de l'autre côté, un homme passé chez les morts. Il sort de l'enfer et en même temps il déploie une énergie faramineuse. Ceux qui l'ont connu à cette époque étaient pour la plupart des jeunes gens. On devait arriver à sentir chez eux l'écho de cette force qu'Artaud avait dû leur transmettre.

G.M. : Artaud les a galvanisés et jusqu'au bout, leur fidélité est restée absolue.

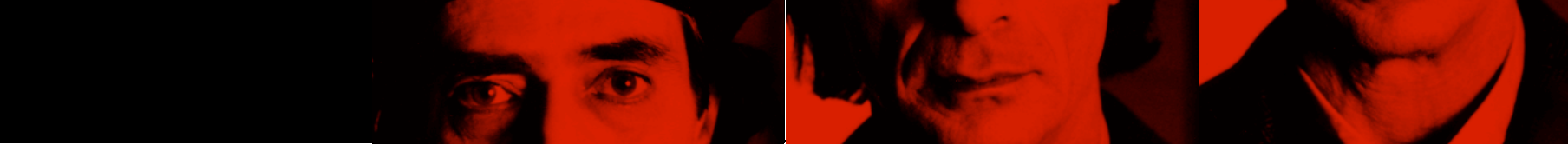
J.P. : Comme le dit Marthe Robert : « Il en imposait ». Manifestement, même détruit par neuf années d'asile, il avait une aura incroyable, une beauté saisissante. Je crois que c'est tout à fait perceptible dans les photos prises par Denise Colomb et Loulou Pastier (le frère de Paule Thévenin).

G.M. : Les photos de Loulou Pastier sont d'autant plus stupéfiantes qu'elles sont au trois-quart inédites. C'est un trésor extraordinaire qui nous a été confié là...

En fait, votre film se concentre sur les deux dernières années de la vie d'Artaud ?

G.M. : Oui, du retour de Rodez à la mort à Ivry. Mais, à partir de ces deux années-là nous rayonnons dans son œuvre, et dans le reste de son existence.

1. Le Journal de Jacques Prevel a été réédité ainsi que ses poèmes par Gérard Mordillat et Jérôme Prieur chez Flammarion, en 1994.



J.P. : Quasiment tous les témoins de la première partie de sa vie avaient disparu. Au contraire, à l'exception d'Arthur Adamov, de Jacques Prevel et de Roger Blin, quasiment tous les témoins de son retour étaient encore là.

Et après Rolande Prevel, qui êtes-vous allés voir ?

G.M. : Paule Thévenin. Sans elle, sans son amitié, je crois que ce film aurait été impossible pour nous ; il n'aurait pas eu de sens. Paule Thévenin a sauvé l'œuvre d'Artaud ; elle a sauvé les manuscrits, les dessins de l'éparpillement, de la spéculation, du commerce. A la mort d'Artaud, les Œuvres Complètes, représentent un ou deux volumes ; grâce à elle nous pouvons en lire plus d'une trentaine. Et cela dans un anonymat quasiment absolu qui a duré jusqu'à la fin de sa vie.

J.P. : Du reste, elle ne voulait pas qu'on la filme ! Elle voulait que nous filmions seulement ses mains ⁽¹⁾ mais nous avons réussi à la persuader...

Cela a été difficile de convaincre les amis d'Artaud de parler de lui ?

G.M. : Disons qu'il a fallu expliquer et expliquer encore quel film nous voulions faire, que nous ne voulions être ni des commentateurs, ni des exégètes. Que ce n'était pas une entreprise de momification. Que ce qui comptait pour nous, c'était de montrer comment Artaud vivait encore, aujourd'hui, à travers eux...

J.P. : Ce qui nous a frappé, c'est l'extrême pudeur de tous. Ils nous ont livré, chacun, un secret, une part d'eux-mêmes. On s'est rendu compte de l'ampleur qu'allait prendre le film quand, en plein tournage, on a senti que quelque chose basculait, qu'on échappait aux anecdotes, au rappel de l'histoire, qu'on passait à quelque chose qui avait peu à voir avec la vérité *stricto sensu* ou l'exactitude, mais qui avait à voir avec la passion...

G.M. : Artaud créait autour de lui des sortes de cercles passionnés où chacun avait le sentiment d'être aimé de façon unique. Cette passion, cette violence des sentiments, ces rivalités amicales, amoureuses sont la matière vive du film. La littérature, la poésie, le théâtre sont là, bien sûr, mais comme emportés par les sentiments qu'Artaud suscitait.

J.P. : Nous n'avons jamais cherché à corriger ceux qui parlaient, en leur faisant remarquer qu'ils se trompaient sur tel ou tel détail, sur le déroulement de tel ou tel événement. Au contraire, nous voulions que chacun nous entraîne dans son récit, dans sa mémoire. La chronologie précise, les contradictions entre les témoignages, tout cela n'avait aucune importance. Disons que ce film progresse déjà selon une sorte de principe « talmudique » : tous

les commentaires sont exposés, le sens est produit par la somme de leurs différences...

G.M. : C'est-à-dire que le montage a été un travail proche du travail littéraire, proche de l'écriture. Nous avons traqué les explications, les démonstrations, les analyses, tout ce qui aurait été une approche plus ou moins universitaire d'Artaud. Nous voulions protéger l'errance de la mémoire, le mystère des personnes, le romanesque.

J.P. : C'est en cela que le cinéma est irremplaçable : pour saisir cette vérité du désir et de la souffrance. Toute cette histoire se déroule en moins de deux ans, mais pour tous ceux qui sont dans le film, elle les brûlait encore.

Comment en êtes-vous arrivés au film de fiction *En compagnie d'Antonin Artaud* ?

J.P. : Le documentaire en réalité a été un accident, un détour. C'est après avoir écrit le scénario du film de fiction et en commençant à préparer la production que nous avons tourné le documentaire *La Véritable histoire d'Artaud le Mômo*. Le retour ensuite au projet de fiction était donc formidablement enrichi par nos rencontres, par ce que nous avons compris d'Artaud à travers ses amis.

G.M. : Le documentaire c'était le point de vue des vivants, des survivants et la fiction allait être celui des morts. La période était la même, l'histoire aussi mais cette fois les deux absents, Artaud et Prevel allaient être au premier plan.

J.P. : Il faudrait pouvoir présenter les deux films côte à côte, d'abord la fiction et ensuite le documentaire. On a vraiment le sentiment alors de voir les personnages vieillir... et comme l'un est noir et blanc et l'autre en couleur, on est aussi dans la chronologie de l'histoire du cinéma.

Pourquoi le noir et blanc ?

G.M. : Il n'y a aucune photo, aucun document d'aucune sorte d'Antonin Artaud en couleur. Nous n'avons d'Antonin Artaud qu'une vision en noir et blanc. Même les portraits dessinés par Balthus ou par André Masson sont en noir et blanc, parfois rehaussés de quelques traits de couleur, mais très rarement, comme si ce personnage n'existait qu'en noir et blanc.

J.P. : Le noir et blanc traduisait donc aussitôt l'époque.

G.M. : Et puis c'était l'époque ou les films se tournaient en noir et blanc ! A partir de là, nous étions dispensés de la reconstitution souvent mortifère, et puis je trouvais indécent de dépenser des millions de francs pour reconstituer le Saint-Germain-des-Prés en 1946 et

1. Paule Thévenin a publié depuis un recueil d'essais, « Antonin Artaud, ce désespéré qui vous parle » (Editions du seuil, coll. « Fiction et Cie », 1993).



pour montrer des gens qui mouraient de faim. Je n'allais pas tourner des plans ostentatoires, je n'allais pas filmer devant un Mac Do, j'allais filmer dans les rues de Paris telles qu'elles sont aujourd'hui et le noir et blanc donnait l'impression d'une époque intemporelle immédiatement.

J.P. : Au contraire le documentaire a été tourné en couleur. C'est une galerie de portraits dont la référence secrète pour nous était le Dreyer de *La Passion de Jeanne d'Arc* dans lequel Artaud a joué son rôle le plus inoubliable au cinéma.

Comment avez-vous travaillé avec Sami Frey ?

G.M. : En m'y prenant très longtemps à l'avance, huit mois avant le tournage. Avec Sami Frey nous avons, pas à pas, approché la langue d'Artaud. Il fallait que Sami rende quotidien ce vocabulaire extraordinaire, cette syntaxe si particulière, cette scansion, ce rythme, ce souffle du poète, qu'il l'apprivoise. Son travail est magistral. Après une projection, Jean Dréville, un cinéaste qui avait connu Artaud, lui a rendu le plus bel hommage qui soit, il a dit à Sami : "Je vous regarde et je ne sais plus comment était Antonin Artaud". Sami l'avait mangé...

Et avec les autres ?

G.M. : De la même manière. En lisant et relisant sans cesse le texte de Prevel pour qu'il passe dans leur moelle. Les dialogues notés par Prevel - tous les témoignages concordaient - étaient fiables à 98 %. Nous devions nous fondre et pour cela seul le temps, le travail quotidien, permet d'atteindre la sincérité absolue que je cherchais. J'ajouterais que le fait que Marc Barbé soit aussi un poète a été très important. Ecrire n'était pas pour lui un domaine étranger...

Faut-il avoir lu Artaud pour voir vos films ?

G.M. : Les films s'adressent aussi bien aux plus fins lecteurs d'Artaud qu'à ceux qui ignorent jusqu'à son nom. C'est une histoire. Une véritable histoire d'amour. Ce qui ne veut pas dire que ce soit une histoire facile...

J.P. : Artaud disait du sirop chloral qu'il prenait pour atténuer ses souffrances : « ça me ratiboise ». Il faut souhaiter, avec ces deux films, qu'on puisse découvrir à quel point l'œuvre d'Artaud continue à nous ratiboiser.

ANTONIN ARTAUD : REPÈRES BIOGRAPHIQUES

1896 : Antonin Artaud naît le 4 septembre à Marseille. (Il sera l'aîné de neuf enfants dont seulement trois survivront.)

1920 / 1922 : Venu à Paris, il débute au théâtre. Rencontre Gémier puis Charles Dullin qui l'engage dans la compagnie du théâtre de l'Atelier.

1923 : Acteur chez Pitoëff, à la Comédie des Champs-Élysées.

1924 : Adhère au mouvement surréaliste.

1925 : Publie *Le pèse-nerfs* et *l'Ombilic des limbes*.
Interprète Marat dans le *Napoléon* d'Abel Gance.

1926 / 1927 : Rompt avec les surréalistes. Artaud fonde le « Théâtre Alfred Jarry ». Tourne dans le film de Dreyer *La Passion de Jeanne d'Arc*. Sa Correspondance avec Jacques Rivière est publiée aux éditions de la N.R.F.

1936 : Voyage au Mexique. Il découvre les Indiens Tarahumaras.

1937 : *Les Nouvelles révélations de l'Etre*. Part en Irlande. A son retour, Artaud fait l'objet d'une mesure d'internement d'office : Le Havre, Sotteville-lès-Rouen, Sainte-Anne, Ville-Evrard...

1938 : Pendant qu'il est interné, parution de son livre *Le Théâtre et son double* (qui réunit plusieurs textes écrits depuis 1932).

1943 : Grâce à l'intervention de Robert Desnos, Artaud est transféré à l'hôpital psychiatrique de Rodez que dirige le docteur Ferdière.

1945 : Visite à Rodez de Jean Dubuffet.
Parution de *Les Tarahumaras*.

1946 : Février, visite de Marthe Robert et d'Arthur Adamov. Mars, visite de Colette et Henri Thomas. Avril, publications des *Lettres de Rodez*.
25 - 26 mai, départ de Rodez et retour à Paris. S'installe chez le docteur Delmas à Ivry. Le comité des amis d'Artaud est présidé par Jean Paulhan.
Juin, vente aux enchères et à son profit à la Galerie Pierre et gala d'hommage au théâtre Sarah Bernhardt (avec Adamov, André Breton, Alain Cuny, Roger Blin, Louis Jouvet, Charles Dullin, Colette Thomas, etc.).

1947 : Janvier, « Tête à Tête », conférence au Théâtre du Vieux Colombier. Février, visite de l'exposition Van Gogh à l'Orangerie. Juillet, Exposition de dessins à la Galerie Pierre. Décembre, parution d'*Artaud le Môme*, puis de *Van Gogh, le suicidé de la société*.

1948 : Février, interdiction de son émission de radio *Pour en finir avec le jugement de Dieu*.

4 mars 1948 : mort d'Artaud à Ivry.

BIBLIOGRAPHIE D'ANTONIN ARTAUD

Les **Œuvres complètes** d'Antonin Artaud ont paru aux Editions Gallimard.

Sont disponibles en format de poche :

Le Théâtre et son double (Folio / essais)

Héliogabale ou l'Anarchiste couronné (L'Imaginaire)

Messages révolutionnaires (Folio / essai)

Le Moine de Lewis (Folio)

L'Ombilic des limbes - Le Pèse-nerfs - et autres textes (Poésie / Gallimard)

Les Tarahumaras (Folio / essais)

Van Gogh, le suicidé de la société (L'Imaginaire)

Œuvres (Quarto)

LES AUTEURS

Cinéastes et écrivains, Gérard MORDILLAT et Jérôme PRIEUR travaillent notamment ensemble sur les premiers textes chrétiens et les débuts du christianisme.

Ils ont réalisé les séries CORPUS CHRISTI et L'ORIGINE DU CHRISTIANISME ⁽¹⁾ diffusées par Arte, dont le succès et l'écho ont été considérables. Leur travail a été récompensé par deux Clio de l'Histoire, ainsi que par la médaille Yedi Friends (Jérusalem) et le Golden Rainbow du Cambridge Historical Film Festival (Grande-Bretagne).

Parallèlement, Jérôme PRIEUR et Gérard MORDILLAT ont publié :

- Jacques Prevel, *En compagnie d'Antonin Artaud* (Flammarion, 1994)
- *Corpus Christi, enquête sur les évangiles* (Mille et une Nuits / Arte, 1997-1998)
- *Jésus contre Jésus* (Seuil, 1999 et " Points " n° 800, 2000)
- *Jésus, illustre et inconnu* (Desclée de Brouwer, 2001 et Poche Albin Michel, 2004)
- *Jésus après Jésus, essai sur l'origine du christianisme* (Seuil, 2004 et "Points essais", 2005)

1. L'ORIGINE DU CHRISTIANISME est disponible en coffret DVD chez ARTE Vidéo.

Responsable de l'édition DVD
Alec Herrmann

Responsable des éditions
Adrienne Fréjacques

Conception graphique
Joachim Roncin - Laetitia Langlois

Photos livret
© Gérard Mordillat / ARCHIPEL 33 / Georges Pastier - BNF

arte
VIDÉO

ARCHIPEL 33

